L'art sceptique de l'étrangement dans les *Essais* de Montaigne

Sylvia Giocanti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/essais/1897>

DOI : 10.4000/essais.1897

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2013

Pagination : 19-35

ISBN : 978-2-9544269-1-4

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Sylvia Giocanti, « L'art sceptique de l'étrangement dans les *Essais* de Montaigne », *Essais* [En ligne], Hors-série 1 | 2013, mis en ligne le 05 octobre 2020, consulté le 12 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/essais/1897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.1897>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2020.

Essais

L'art sceptique de l'étrangement dans les *Essais* de Montaigne

Sylvia Giocanti

- 1 Dans son essai « L'étrangement¹ », Carlo Ginzburg définit l'étrangement comme un procédé ou un art qui permet de soustraire la perception à l'automatisme instauré par l'habitude.

Cette habitude perceptive est analysée dans les *Essais* de Montaigne d'une manière similaire comme un effet de la coutume, si ce n'est que pour Montaigne la perception n'est jamais affaire de pure sensibilité, puisqu'elle relève toujours aussi du jugement, d'un investissement du réel à partir de valeurs qui précèdent la perception et la configurent.

- 2 Cette proximité dans la différence entre les deux auteurs nous incite à confronter l'étrangement des *Essais* de Montaigne au concept d'étrangement selon Carlo Ginzburg tel qu'il est exposé dans plusieurs textes : l'essai « L'étrangement », deux autres essais du même recueil intitulés « distance et perspective » et « Tuer un Mandarin chinois (des conséquences morales de la distance) », et l'entretien « De près, de loin. Des rapports de force en histoire », publié en français dans le recueil *Un seul témoin*².
- 3 Nous commencerons par analyser l'étrangement sceptique comme une rupture d'adhésion aux jugements coutumiers, rupture qui a pour conséquence une remise en cause de l'étonnement ordinaire et des prétentions de l'esprit à s'emparer de la chose même dans sa nature propre. Nous examinerons ensuite la mise à distance sceptique comme mise en perspective qui permet moins de relativiser les points de vue, que de les démultiplier pour mieux cerner un fait. Puis, nous montrerons que ce point de vue sceptique différenciateur a pour conséquence de faire apparaître le semblable comme étrange de manière irréductible et persistante, l'étrangeté étant pour Montaigne le vrai visage des choses et la caractéristique de notre condition. Ceci aura pour conséquence de faire de l'art sceptique de l'étrangement une investigation de la vérité par la fiction comprise comme procédé d'attestation de la véracité de la parole au moyen de la textualisation.

L'étrangement sceptique comme rupture avec les jugements coutumiers

- 4 Nous partirons pour opérer cette confrontation de la question de Carlo Ginzburg : « Comment ne pas être dupe d'une réalité tellement apprivoisée que nous l'approchons comme une évidence, en y retrouvant ce que nous savions déjà ? ³. » Montaigne semble en effet y répondre de la manière suivante : c'est la tâche d'un esprit critique, c'est-à-dire sceptique, de lutter contre cette approche spontanée du réel à partir d'un « déjà connu », qui est en vérité un pseudo-savoir, un ensemble de préjugés, dont on prend la mesure lorsqu'on examine la puissance de la coutume.
- 5 La coutume est, comme le résume très bien Carlo Ginzburg « ce qui fait tenir la réalité pour sûre ⁴ » en investissant la réalité de jugements tout faits qu'on ne réeffectue plus par soi-même au moyen de sa raison, si bien que tout semble aller de soi. C'est le propre du dogmatisme spontané : l'autorité de traditions sédimentées se prononce à notre place, et ainsi nous dépossède de nous-même, mais en même temps nous confère l'assurance de celui qui sait, et qui n'est jamais contredit, puisque tous ses proches pensent de même. Il y a un confort de la coutume qui, premièrement, comme l'analyse Carlo Ginzburg dans son essai sur l'étrangement, apprivoise la réalité au point en effet de nous la faire apparaître avec l'évidence de la familiarité, deuxièmement donne raison à celui qui se prononce par elle et lui confère ainsi une supériorité incontestée, et tout particulièrement le droit de déprécier tout ce qui est autre que ce qui constitue son ordinaire, et qui est implicitement posé comme infiniment meilleur. C'est le propre de l'ethnocentrisme, par lequel, selon les termes de Montaigne, « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai il semble que nous n'avons autre mire [critère] de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses ⁵ ». Ce qui est barbare, est ce qui n'est pas français⁶.
- 6 Cette attitude de lâcheté à l'égard de sa propre incompréhension, entretenue délibérément, confère une légitimité à la domination, fondée sur l'usurpation : « Tout ce qui nous semble étrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas : comme il nous advient au jugement que nous faisons des bêtes ⁷ ». La coutume contraint certaines catégories d'êtres vivants ou de personnes à se soumettre, sans aucun fondement ni profit, et parfois à suivre des règles incompréhensibles et iniques.
- 7 À partir de là, l'étrangement sceptique commence par un cri d'indignation face à ce qu'on devrait trouver « étrange⁸ », afin de nous défamiliariser de ce que l'on reçoit comme acceptable. L'étrangement est donc d'abord une entreprise de dénonciation de l'arbitraire du pouvoir dominant, une tentative pour rendre justice à ceux qui n'ont pas le droit à la parole (les animaux, les femmes, les Cannibales) et par conséquent qui ne peuvent opposer aux jugements qui légitiment le pouvoir leurs propres jugements. Il s'agit donc bien comme le dit Carlo Ginzburg, « de l'usage de l'étrangement comme d'un instrument de délégitimation à tous les niveaux, politique, social, religieux ⁹ », par une soustraction des jugements à la coutume qui procède d'une suspension volontaire de l'assentiment. À la différence du pyrrhonien qui est contraint l'épochè par la disposition de ses affects, le sceptique Montaigne s'inscrit plutôt dans la tradition néo-académicienne¹⁰ qui consiste à refuser son adhésion pour se déprendre de jugement tout faits, afin de retrouver une autonomie dans l'exercice de la pensée.

- 8 L'étrangement est alors effort de démystification. Il s'agit de juger des fictions collectives qui ont certainement pour la plupart une utilité sociale dans leurs effets (par exemple le mythe d'Œdipe pour détourner de l'inceste) mais qui sont en elles-mêmes mensongères, en ce qu'elles travestissent et occultent la réalité des sentiments humaines (il n'est pas vrai que le désir sexuel d'un parent soit contre-nature, ni exceptionnel)¹¹. Ainsi compris, l'étrangement est un effort d'arrachement du masque de la coutume qui empêche d'accéder à la réalité des choses : « Qui voudra se défaire de ce violent préjudice [préjugé] qu'est la coutume, il trouvera plusieurs choses reçues d'une résolution indubitable, qui n'ont appui qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne ; mais ce masque arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus sûr état¹². »
- 9 Le plus sûr état du jugement est alors le retour à l'ignorance, la découverte de l'ignorance qui s'ignorait. On découvre que l'on confondait la particularité et souvent l'arbitraire de la coutume avec l'universalité de la nature ou la raison. Pour le dire dans les termes de Carlo Ginzburg, l'étrangement consiste à se dépouiller des fausses évidences, des représentations fallacieuses, « à les regarder comme si elles étaient parfaitement dénuées de sens ¹³ ». Montaigne avoue avoir eu du mal à défendre une coutume au moyen de son origine (son bien-fondé en nature) auprès d'un tiers. Son fondement lui a paru si faible sans le recours à l'autorité, qu'il n'a pas pu en persuader autrui, et même a été sur le point d'être dissuadé de la suivre, parce qu'elle ne faisait plus sens pour lui¹⁴.
- 10 Ceci conduit rétrospectivement à une remise en cause de l'étonnement ordinaire, comme symptôme d'une ignorance qui s'ignore. Lorsqu'on fait la liste des bizarreries des coutumes humaines, comme le fait Montaigne lui-même dans un premier temps (en I, 23), dans la tradition pyrrhonienne du mode dix, pour charmer la curiosité de l'auditeur (car l'étrangeté propre à la nouveauté plaît¹⁵), on est encore dupe de cet étonnement vulgaire qui procède d'une adhésion sans distance à un système de valeurs, et donc d'une incapacité à juger sans « préjuger ». Le parti pris d'ébahissement et de dérision à l'égard des coutumes exotiques procède lui aussi des préjugés de la coutume¹⁶. Pour s'en défaire, il faut comprendre qu'il ne convient pas de s'étonner, que « ces exemples étrangers ne sont pas étranges, si nous considérons, ce que nous essayons ordinairement, combien l'accoutumance hébète nos sens ¹⁷ ». Y parvenir, c'est ne plus être dupe de ce merveilleux qui provient de ce qui semble rare ou extraordinaire, parce qu'il ne correspond pas à notre attente (agréablement ou désagréablement) et surgit comme une nouveauté.
- 11 On remarquera que cette rencontre qui suscite horreur ou admiration, contrairement à ce qu'en dit Descartes dans le *Traité des passions* (Partie II, art.70-71), ne s'explique pas par la passion de connaissance (curiosité), qui serait stimulée par des objets rares et extraordinaires¹⁸, puisqu'elle s'enracine au contraire dans la méconnaissance, et tout particulièrement, dans la considération par préjugé du bien et du mal, ce que Descartes excluait comme objets de l'admiration¹⁹.
- 12 Il faut donc bien distinguer le sentiment d'étrangeté qui provient de la rencontre avec ce qui paraît étrange (parce qu'il est étranger), de l'étrangement sceptique, qui naît de la coutume arrachée, et dont l'étonnement consiste non pas à capter une nouveauté (« ces exemples étrangers ne sont pas étranges ²⁰ »), mais à s'étonner du peu de solidité de son savoir préalable. Cet étrangement correspond donc moins à l'acquisition d'une

connaissance, qu'à une réactualisation d'une capacité à s'interroger et à découvrir son ignorance, c'est-à-dire à découvrir que l'on peut trouver normal et commun ce dont nous n'avons aucune connaissance véritable, puisqu'on ne le comprend ni à partir de sa raison, ni à partir de sa cause. L'étrangement sceptique par lequel l'on s'étonne « de trouver lointain ce qu'on avait pensé d'abord pensé proche, et étrange ce que l'on avait cru familier ²¹ », se situe ainsi dans un rapport opposé (et en réponse) à l'étrangement dogmatique qui consiste à s'étonner de tout ce qui est étranger, de tout ce qui n'est pas de son usage.

- 13 Dans la mesure où le procédé d'étrangement chez Montaigne est sceptique, il ne faut donc pas se méprendre sur le sens d'un jugement remis « en bien plus sûr état²² » : le jugement est en bien plus sûr état, en tant qu'il est bouleversé, non pas en tant qu'il trouve une nouvelle assurance. Il ne s'agit pas d'échanger une assurance fausse contre une assurance vraie, une fois que les choses ont été rapportées à la vérité et à la raison. Si l'étrangement, comme le caractérise Carlo Ginzburg²³, est un procédé qui sert d'antidote contre le risque de tenir la réalité pour sûre, il ne peut pas conduire à adopter une position également assurée sur ce qu'est la réalité qui prétendrait détenir de meilleurs fondements.
- 14 Certes, selon les termes de Montaigne, il s'agit de regarder ce qu'il y a sous le masque, de « prendre conscience que l'usage nous dérobe le vrai visage des choses²⁴ », pour voir la réalité autrement, avec les yeux de la raison, et non pas les œillères de la coutume. Mais cela ne signifie pas pour autant que les choses se manifestent en elles-mêmes toutes nues, en leur nature, comme si on les voyait pour la première fois avec des yeux ingénus qui les rendraient à leur évidence. Notre étonnement, stupéfaction, perplexité dans ce contexte sceptique, ne conduit pas à donner la mesure des choses-mêmes, ou de ce qu'elles doivent être. Et Montaigne met particulièrement en garde contre cette prétention, en y consacrant le chapitre I, 27 (« *C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance* ») : « si nous appelons monstres ou miracles ce où notre raison ne peut aller, combien s'en présente-t-il continuellement à notre vue ? ²⁵ » Puisque c'est seulement la coutume qui nous donne la mesure des choses et nous en ôte l'étrangeté en nous y familiarisant (« c'est plutôt accoutumance que science qui nous en ôte l'étrangeté ²⁶ »), et qu'on est impuissant à donner une autre mesure des choses qui reposerait sur la mise en évidence d'une normativité naturelle, un sceptique comme Montaigne n'est pas conduit, grâce à sa perplexité, à voir davantage, au sens où il saisirait une réalité plus profonde. Dans cette mesure, il contrevient à la conception de l'étrangement de Carlo Ginzburg, telle qu'elle s'exprime ainsi : « Comprendre moins, être ingénu, rester stupéfait, sont des réactions qui peuvent nous aider à voir davantage, à saisir une réalité plus profonde, plus naturelle²⁷. ».
- 15 En effet le point de vue ingénu, naïf est toujours également pour Montaigne une construction, une construction littéraire ou philosophique (le discours du Cannibale que Montaigne lui prête) qui peut représenter une culture meilleure, une première coutume moins dépravée qu'une autre plus sophistiquée ou plus cruelle, mais certainement pas une position purement naïve, qui est pour Montaigne illusoire : la coutume investit notre vie dès la naissance, et même avant, car elle « infusée en notre âme par la semence de nos pères²⁸ », si bien que le visage du monde qui se présente à notre première vue pour la première fois relève déjà de la coutume, et ce pour tous les peuples, y compris ceux du Nouveau Monde. Les lois naturelles sont perdues pour tout le monde, et c'est bien pour cela que l'on ne cesse d'appeler « naturel » (général,

universel) ce qui n'est que coutumier et particulier. Ainsi, « mieux voir » en utilisant le procédé de l'étrangement, tel que Montaigne le conçoit, ne signifie pas comme c'est le cas pour Carlo Ginzburg, saisir la nature des choses-mêmes en leur vérité, dévoiler l'essence.

- 16 Mais cela ne signifie pas pour autant nier le principe de réalité, nier les choses telles qu'elles apparaissent de manière évidente comme des faits d'existence. Toute la tradition sceptique, contre la métaphysique, insiste sur le fait que le phénomène s'impose à nous dans les conditions qui sont celles de la perception, dans ce qu'elle peut avoir de divers. La réalité existe dans sa manifestation factuelle pour le sceptique, manifestation phénoménale qu'il distingue soigneusement de la chose en soi²⁹. Et il peut se prononcer sur cette réalité telle qu'il la voit, d'une manière susceptible d'être partagée. Il faut certes avoir conscience de la relativité des points de vue, de la différence entre la perception des animaux et des hommes (mode 1), de la différence de perception entre les hommes (mode 2), comme l'énoncent les modes de Sextus Empiricus³⁰, qui invitent à suspendre son jugement sur la nature des choses-mêmes. Mais ce doute ne porte pas sur la réalité, sur ce qui est perçu et s'impose à nous avec évidence.

L'étrangement sceptique comme mise en perspective

- 17 Le sceptique tient en effet à distance les choses par sa capacité à les mettre en perspective, à tenir compte de la position à partir de laquelle elles apparaissent. Ceci caractérise l'étrangement sceptique (et c'est d'ailleurs le cinquième mode sceptique recensé par Sextus Empiricus), dans sa différence avec l'étrangement stoïcien, de type dogmatique, tel que l'analyse Carlo Ginzburg à partir de textes de Marc Aurèle³¹, en ce que la perception exacte de la chose ne résulte pas d'une mise à distance de l'objet à partir de la saisie de son principe causal, mais à partir de l'établissement du fait. Et Montaigne critique ceux qui recherchent les raisons ou les causes, avant de chercher à établir la réalité du fait : « Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité : ils laissent là les choses, et s'amusent à traiter les causes. Plaisants causeurs³². »
- 18 Toutefois, pour un sceptique, les faits ne sont pas enregistrés à partir d'un point de vue dominant, mais à partir d'une multiplicité de points de vue qui les fait apparaître dans la distance en les diffractant, comme au moyen d'un prisme. Comprendre sceptiquement signifie faire apparaître les choses autrement à partir d'un exercice du jugement qui démultiplie les points de vue sans pouvoir les rapporter à une seule et unique position dominante. (Sinon, l'étrangement sceptique serait contradictoire dans sa démarche même.) Ce qui compte au contraire est la prise de conscience de son point de vue, de la position toujours située et intrinsèquement instable à partir de laquelle on juge, qui n'est qu'un point de vue parmi tant d'autres³³ que l'on doit relativiser, non pas nécessairement parce qu'ils ont la même valeur, mais qu'ils existent et qu'il faut les prendre en compte, pour juger plus sainement à part soi : « Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes nous apprennent à juger sainement des nôtres, et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa naturelle faiblesse, ce qui n'est pas un léger apprentissage³⁴. » Le relativisme sceptique est avant tout un décentrement par rapport à ce point de vue dominant qui est toujours le sien, au sens individuel ou collectif.

- 19 Dans une certaine mesure, on a certes affaire à du relativisme : « Une nation regarde un sujet par un visage et s'arrête à celui-là, l'autre, par un autre³⁵. » Plus exactement : il s'agit de ne pas s'en tenir à un seul point de vue, de tenir l'objet à distance sous le regard en en diversifiant les vues. Par exemple, « il n'y a rien si horrible à imaginer que de manger son père ³⁶ ». Mais la découverte de cette pratique comme coutume d'un autre peuple qui a le même sens de piété filiale que ceux qui brûlent les corps des trépassés ou les enterrent³⁷, nous fait prendre conscience, qu'à ce sujet ni les uns ni les autres ne sont à proprement parler dans le vrai, qu'il n'y a pas de discours sur la nature des choses qui permettrait de trancher sur leur bon usage. Le culte des morts ne prend sens qu'à partir des différents points de vue (culturels et subjectifs) que l'on porte sur lui, points de vue examinés par le sceptique comme autant de regards possibles sur un même sujet qui a « divers lustres et diverses considérations ³⁸ » et à l'égard duquel il convient toujours de prendre du recul. Ainsi, prolongeant et développant les réflexions de Montaigne, Pascal écrit : « Je n'ai jamais jugé d'une même chose exactement de même ; je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant. Il faut que je fasse comme les peintres et que je m'en éloigne, mais pas trop. De combien donc ? Devinez³⁹. » On ne peut que démultiplier les vues sans pouvoir jamais en embrasser la totalité, adopter un point de vue synoptique qui serait le point de vue de la vérité, ce qui en morale reviendrait à adopter le point de vue de l'infini propre à un entendement divin⁴⁰. Mais on peut avoir des vues justes, partiellement vraies, sur les choses, qui suffisent à l'établissement certain de faits avérés.
- 20 Montaigne s'intègre donc bien dans « le régime scopique de la modernité » dont parle Carlo Ginzburg à partir de Machiavel⁴¹ : « L'objet est atteint dans une vue extérieure et distante », à partir de sa manifestation sous différents angles (car « chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres » écrit Montaigne⁴²), d'un regard qui les fait apparaître autrement (« notre âme regarde la chose d'un autre œil, et se la représente par un autre visage⁴³ »), la vue ou plutôt les vues étant autant de jugements réfléchissants, au sens spéculaire du terme.
- 21 Il ne s'agit pas de s'étourdir par cette mise en perspective, mais au contraire après avoir libéré les points de vue⁴⁴, d'élargir son jugement par cette nouvelle approche de la réalité, où l'on regarde les choses dans un mouvement de distanciation intellectuelle pour lutter contre l'étroitesse d'esprit⁴⁵, où l'on tâche d'élargir son jugement en se mettant à la place d'un autre. Ceci permet d'éviter cet écueil souligné par Carlo Ginzburg dans son essai « Tuer un mandarin chinois, Des conséquences morales de la distance », selon lequel, et suivant une analyse d'Adam Smith (p. 176), une trop grande distance pourrait générer l'indifférence. Cela permet conjointement de lever la difficulté soulevée dans un autre essai de Carlo Ginzburg, « Distance et perspective » concernant ces partisans « néo-sceptiques » du multiple, qui dédaigneraient la distance intellectuelle, ne reconnaîtraient que l'identification émotionnelle, seraient captifs d'une adhésion à des valeurs subjectives, et ignoraient que « la notion de perspective peut devenir un lieu de rencontre où la conversation, la discussion, la contradiction, sont possibles ⁴⁶ ». Selon le scepticisme de Montaigne, bien au contraire, la distance, sans exclure l'accès à une forme d'empathie, n'en dérive pas, puisqu'elle naît d'un mouvement judiciaire qui, s'élargissant, intègre les différents points de vue sur la chose, pour mieux la juger, en donnant le sens du déplacement, de la circulation entre des points de vue, circulation qui pas n'est exclusive d'une pondération, voire d'une hiérarchisation.

- 22 En témoigne la manière dont Montaigne juge du cannibalisme dans son fameux essai sur les Cannibales (chapitre 31 du livre I des *Essais*), où l'anthropophagie est précédé d'un meurtre, d'une exécution des prisonniers : Le point de vue qui consiste à s'indigner d'une sauvagerie dont nous serions exempts fait l'objet d'une première mise à distance, qui fait apparaître les européens comme étant les barbares [pour avoir inventé des raffinements dans la cruauté et mobilisé la raison à cette fin] à la différence des cannibales qui sont idéalisés comme proches de la nature. Mais dans un deuxième temps, et contrairement à une idée tenace sur Montaigne, cette idéalisation est neutralisée par une approche culturelle du cannibalisme que l'on trouve aussi dans le chapitre I, 23⁴⁷, et qui, du point de vue de la cruauté, c'est-à-dire du plaisir à tourmenter d'autres hommes pour s'en venger, et en tirer gloire, conduit en I, 31 tout particulièrement (p. 209) à juger que les cannibales participent de cette « horreur barbaresque ⁴⁸ », que nous devons condamner en eux comme en nous, même si pour être équitable, il faut admettre que les Cannibales sont moins barbares que nous [qui nous plaçons à persécuter nos compatriotes vivants, alors qu'ils persécutent leurs ennemis morts] mais plus barbares que les gaulois par exemple qui, d'après le récit de César, ont pratiqué une anthropophagie de subsistance pour tenir le siège d'Alésia.
- 23 Le modèle de la multiplicité, de la différence irréductible entre les peuples, ne se fait pas donc pas comme dans le « néo-scepticisme » dont parle Carlo Ginzburg, au détriment d'un jugement moral, puisque Montaigne ne s'interdit pas de juger certains peuples plus barbares que d'autres. Et l'identification émotionnelle n'est pas le critère de jugement adopté, puisque c'est au contraire pour ne pas rester captif des limites de la sympathie que le sceptique promet une distance intellectuelle, à partir des points de vue qui tout en démultipliant le rapport à la vérité, ne l'annulent pas, ou ne la nient pas. Pour le sceptique tout particulièrement, en ce qu'il se défie des élucubrations de la raison, « les faits sont têtus » : les crimes commis le sont, les morts sont morts : « À la vérité, il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de fait⁴⁹. »
- 24 Toutefois, le point de vue sceptique, comme je l'ai fait remarquer plus haut, est par définition incomplet : on ne peut pas prendre de point de vue synoptique, qui totaliserait les points de vue particuliers, on ne peut pas embrasser la multiplicité du réel, instable et contradictoire : « on s'y perd, à la considération de tant de lustres contraires et formes diverses ⁵⁰ ».
- 25 On mesure ainsi toute la différence entre la mise en perspective selon Machiavel (et Montaigne j'ajouterais) d'une part et celle selon saint Augustin et Leibniz (on pourrait ajouter Pascal) d'autre part, suivant la présentation qu'en fait Carlo Ginzburg dans son essai « Distance et perspective » (p. 160). En effet, la multiplicité naturelle, pleine de contrariétés, conflictuelle par conséquent, est pour le sceptique constitutive de la réalité, et par conséquent définitive. Elle ne peut être subsumée sous un principe unitaire qui ferait de la Nature un ordre, elle ne peut être rapportée à une harmonie en Dieu. Selon Montaigne, si l'on s'obstine à le faire, non seulement comme ces métaphysiciens (qui se prononcent sur ce qui ne fait pas l'objet d'une expérience), mais encore selon ces historiens qui cherchent à mettre en ordre la réalité historique examinée, pour lui donner une cohérence et une orientation téléologique⁵¹, cela ne peut être sans contredire le réel tel qu'il se manifeste à nos yeux humains. La mise en perspective du réel, ne peut venir à bout de son étrangeté par sa mise à distance.

Et si l'étrangeté rencontrée est persistante, c'est parce que le réel est irréductible à l'unité d'une forme (essence ou nature), que l'étrangeté est, dans les choses-mêmes, réfractaire à toute logique de l'identité.

L'étrangeté comme vrai visage des choses ou condition humaine⁵²

26 La coutume ôte l'aperceance de l'étrangeté et en même temps plante les opinions les plus étranges, étranges d'un point de vue qui resterait extérieur à cette coutume. Ainsi, « c'est plutôt accoutumance que science qui nous (...) ôte l'étrangeté ⁵³ », le sentiment de l'étrangeté des choses.

27 Or, si seule la coutume peut nous faire voir la réalité autrement qu'étrange, alors que la science échoue à dissiper ce sentiment, cela signifie que le procédé d'étrangement qui procède d'une soustraction à la coutume ne permet en rien de saisir une réalité plus profonde qui serait plus naturelle. La nature, c'est l'étrangeté, l'irrégularité des choses qui apparaissent que Sextus Empiricus appelait *anomalía*⁵⁴, la difformité dont on ne cesse de faire l'expérience à grande et à petite échelle, en dehors de nous et en nous : « Mais qui se présente, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère nature en son entière majesté, qui lit en son visage une si générale et constante variété (...), celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur⁵⁵. » L'étrangeté est irréductible, constitutive de la réalité des choses, si bien que ce n'est plus le dissemblable, le rare, l'insusé, qui devient étrange, mais bien le semblable :

Je me suis souvent émerveillé de voir, en une très grande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un grand nombre d'opinions populaires monstrueuses et de mœurs et créances sauvages, et qui, par aucun biais, ne semblent tenir à notre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain ; mais cette relation a je ne sais quoi encore de plus hétéroclite ; elle se trouve aussi en noms, en accidents et en mille autres choses⁵⁶.

28 Comme l'analyse André Tournon dans son article intitulé « L'étrange semblable ⁵⁷ », l'addition (« mais cette relation a je ne sais quoi encore de plus hétéroclite ») de Montaigne donne une orientation décisive au texte, car c'est la ressemblance qui devient une exception incompréhensible, un miracle. La différence n'est plus pensée à partir de l'identité, comme défaut, écart, puisque c'est au contraire la différence comme diversité qui est posée comme universelle : « Il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et variété (...) La ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre. Nature s'est obligée à ne rien faire autre, qui ne fut dissemblable⁵⁸. » C'est donc la ressemblance qui devient étrange, incongrue ; et la dissemblance qui devient vraisemblable. Ou encore, comme le dit Carlo Ginzburg, désormais c'est la surprise liée au surgissement de l'inattendu qui devient familière, la répétition ne reconduisant jamais les événements exactement à l'identique⁵⁹.

29 C'est ainsi que nous pouvons donner une réponse à la question de Carlo Ginzburg que nous avons prise pour point de départ : « Comment ne pas être dupe d'une réalité tellement apprivoisée que nous l'approchons comme une évidence, en y retrouvant ce qu'on savait déjà ? » En n'étant pas dupe des procédés d'identification qui falsifient la réalité, en leur substituant une logique de la différence, qui est inspirée par les choses-mêmes telles que nous en faisons l'expérience, en tant qu'elles se caractérisent par leur étrangeté.

- 30 On est conduit ainsi à un renversement de l'ordinaire et de l'extraordinaire (l'étrange) : l'ordinaire ne résulte pas du retour du même enraciné à chaque fois dans la normativité d'un ordre naturel ou rationnel ; l'ordinaire est l'inconstance universelle, parfois plus languissante⁶⁰, le règne de la contingence au sein duquel les jugements sur les choses, comme les choses, se produisent inopinément, comme les choux⁶¹, dans une multiplicité imprévisible de formes étranges, quoiqu'ordinaires. C'est en effet, comme l'énonce le mode neuf de Sextus Empiricus, en fonction de la fréquence ou la rareté que nous trouvons une chose étrange. Pourtant, qui y a-t-il d'objectivement plus étrange qu'une familière goutte de sperme, qui contient une infinité de formes dissemblables et imprévisibles de l'homme ? :

Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultés étrangères ; il me semble que, parmi les choses que nous voyons ordinairement, il y a des étrangetés si incompréhensibles qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est-ce, que cette goutte de semence de quoi nous sommes produits, porte en soi les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infini de formes⁶² ?

- 31 Si « chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ⁶³ », c'est en tant qu'il est le réservoir d'une infinité de formes dissemblables qu'aucun esprit ne peut anticiper à partir d'un même moule, puisque c'est à chaque fois la difformité ou étrangeté qui est éclatante. Ainsi, l'individu Michel de Montaigne, échantillon de l'humaine condition, ne trouve en lui que surgissement inopiné de formes monstrueuses par lesquelles il devient sans cesse étranger à lui-même, et par conséquent, puisque l'étrangeté se manifeste comme un obstacle à la compréhension, toujours plus incompréhensible, au fur et à mesure qu'il s'observe avec attention : « Je n'ai vu monstre et miracle au monde plus exprès que moi-même. On s'apprivoise à toute étrangeté par l'usage et le temps ; mais plus je me hante et me connais, plus ma difformité m'étonne, moins je m'entends en moi. ⁶⁴ »
- 32 Le moi est une énigme d'autant plus manifeste qu'il cherche à se peindre, car c'est l'entreprise même de se représenter soi-même qui le fait apparaître comme s'échappant toujours à lui-même, dans une étrangeté persistante et irréductible, qui est surgissement perpétuel de la différence à soi du moi.
- Or l'entreprise même des *Essais* naît de la découverte de cette étrangeté de l'esprit que Montaigne cherche non pas à réduire, mais à exposer en la transcrivant par l'écriture.

L'étrangement comme investigation sceptique de la vérité par la fiction

- 33 Montaigne écrit au sujet de son esprit : il « m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté j'ai commencé de les mettre en rôle, espérant avec le temps lui en faire honte à lui-même ⁶⁵ ». L'écriture des *Essais*, caractérisé par Montaigne comme un art de se peindre d'une étrangeté délibérée qui les apparente à des grotesques, ces corps monstrueux et rapiécés n'ayant grâce qu'en la variété et étrangeté, sans certaine figure, ordre et proportion que fortuite⁶⁶ est la seule apte à répondre à cette entreprise d'étrangement à soi.

- 34 L'étrangement à soi-même dicte ainsi le mode d'écriture et de raisonnement qui sont adaptés à cette peinture du surgissement à soi dans la difformité⁶⁷. Du même coup, l'étrangement à soi est soutenu et entretenu par la fiction au moyen de laquelle elle est interrogée.
- 35 Ainsi, comme art de représenter ou de se représenter au moyen d'images, l'étrangement, loin de reposer sur l'éviction de la fiction qui permettrait de révéler une nature nue, selon la perspective stoïcienne sur laquelle s'appuie Carlo Ginzburg⁶⁸, reposerait et procéderait plutôt de la fiction, qui transcrit dans les mots l'incessante mobilité par laquelle nous nous « estrangeons » à nous-mêmes, l'écriture de soi étant dès lors indissociable d'un mouvement d'échappement à soi par lequel nous nous abandonnons à des points de vue étrangers sur nous-mêmes⁶⁹.
- 36 De ce fait, l'enregistrement des données factuelles délivrées par la pensée, que Montaigne appelle « mise en rôle », est aussi une mise en scène du réel sur la scène de l'esprit⁷⁰, qui n'a pas pour but d'occulter la vérité par la fiction, mais de la manifester dans son étrangeté grâce à la fiction. La textualisation (à l'écrit), comme la verbalisation (mise en mots) à l'oral, sont en effet des procédures qui accréditent la vérité par la parole en faisant acte de déposition, ou œuvre de témoignage.
- 37 En ce sens, nous ne pouvons pas suivre Carlo Ginzburg lorsqu'il prétend que Montaigne éprouve du dégoût pour l'artifice⁷¹, ou encore que se dépouiller de la fiction fait partie intégrante de l'étrangement⁷². Certes, il faut se défaire de la mystification par la coutume. Mais se dépouiller des leurres de la fiction n'est possible que par la fiction, et l'étrangement comme procédé, comme art, relève de la fiction.
- 38 L'inquiétude de Carlo Ginzburg concernant le brouillage des frontières entre l'histoire et la fiction, qui dispose à dire que tout est fiction⁷³, n'en est pas moins légitime. Mais elle ne concerne pas le scepticisme philosophique dont nous parlons, scepticisme qui s'en tient au fait qu'il cherche à cerner en en faisant un rapport, conformément à la tradition pyrrhonienne⁷⁴. La fiction renvoie ici à l'élaboration discursive d'un rapport qui sert de témoignage ; elle désigne la manière dont nous nous racontons notre propre histoire, comment elle est diffractée par sa traduction dans des discours toujours légèrement dissemblables, parfois contraires, en raison de la différence, voire de la contrariété des points de vue, sachant que ces discours peuvent être faux et même délibérément faux, car mensongers. Si la traduction des faits, de l'aveu de Carlo Ginzburg, est souvent boiteuse⁷⁵, c'est parce que la raison est également, comme le dit Montaigne « tordue, et boiteuse, et déhanchée », et qu'elle cherche parfois à plier les faits aux intérêts du moment, se mettant alors au service des passions⁷⁶. Mais ceci n'annule pas pour autant la différence entre réalité historique et fiction la fiction est indispensable pour accéder au réel. Cela montre seulement que, car la réalité historique est vécue, puis conservée, c'est-à-dire rapportée dans des discours, qui sont autant d'élaborations artificielles qui recherchent une forme d'accréditation, dans la mise en forme même de la parole.
- 39 Finalement, l'étrangement est donc à la fois « un procédé littéraire ⁷⁷ » et philosophique, qui consiste dans l'enregistrement fidèle de l'étrangeté. Il n'est possible qu'à partir d'une soustraction à la coutume qui procède d'une suspension des jugements accoutumés, puis d'une mise à distance par la mise en perspective des jugements qui les défait.

- 40 En ce sens, l'étrangement est bien un art de mettre à nu, mais d'une manière sophistiquée qui n'est pas pour autant plaisante ni confortable. Se dépandre des leurre de la naïveté en usant de fiction est en effet un travail perpétuel qui apparente l'étrangement sceptique à un combat⁷⁸, une lutte contre un recouvrement de la différence (ou étrangeté) par des procédés d'identification, contre l'indifférence généralisée, contre les injustices commises, que le sceptique ne cesse de dénoncer, le principe de différence interdisant en effet de dominer et de massacrer l'étranger stigmatisé comme tel, au nom de telle coutume ou encore de telle idée érigée en norme universelle.
- 41 Il s'agit donc d'une guérilla avec soi-même⁷⁹ obligeant à une incessante mobilité, et à l'acceptation d'un devenir étranger à ses propres représentations, qui entretient un malaise fécond⁸⁰. Et s'il s'agit en effet avec le temps, de se faire honte à soi-même, comme le dit Montaigne⁸¹, ce n'est certainement pas pour le plaisir de se malmener, mais pour entretenir le courage de penser, y compris lorsqu'il s'agit de pensées qui nous blessent. Comme le dit Carlo Ginzburg, dont les propos nous serviront de conclusion ultime : « C'est une idée horrible et déplaisante, mais je crois qu'au fond, penser, c'est toujours penser des choses déplaisantes ; penser implique la possibilité de penser les choses qui nous blessent⁸². »

NOTES

1. Carlo Ginzburg, « L'étrangement », in *À distance, Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Editions Gallimard NRF, 2001 (traduction française par Pierre Antoine Fabre), p. 17.
2. Carlo Ginzburg, *Un seul témoin*, Paris, Bayard éditions, 2007, p. 71-104.
3. « De près, de loin », *op. cit.*, p. 90-91.
4. « L'étrangement », *op. cit.*, p. 26 : « Cette incapacité à tenir la réalité pour sûre enchanta Montaigne ». Penser de manière coutumière consiste donc, à l'inverse, conformément, à cette formule, à tenir la réalité pour sûre.
5. Montaigne, *Essais*, I, 31, Paris, PUF, Quadrige, 1992, p. 205. Nous modernisons l'orthographe de l'édition Villey. Nous écrirons ainsi « étrange » pour « estrange », étrangeté pour « estrangeté » etc...
6. Montaigne, *Essais*, III, 9, 985 : « Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises ? »
7. *Essais*, II, 12, p. 467.
8. Voir *Essais*, I, 23, p. 117 : « Pour exemple, je lui demanderai lors, quelle chose peut être plus étrange, que de voir un peuple obligé à suivre des lois qu'il n'entendit onques, attaché en toutes ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achats, à des règles qu'il ne peut savoir, n'étant écrites ni publiées en sa langue, et desquelles par nécessité, il lui faille acheter l'interprétation et l'usage ? »
9. « L'étrangement », p. 29.
10. Cicéron, *Académiques*, 1, 2, III, 8, traduction José Kany-Turpin, Paris, GF Flammarion, 2010, p. 125.
11. Voir les analyses de Montaigne dans en I, 23, p. 117.
12. *Ibid.*

13. « L'étrangement », p. 21.
14. I, 23, p. 116-117.
15. I, 32, p. 215 : « Le vrai champ et sujet de l'imposture sont les choses inconnues. D'autant qu'en premier lieu l'étrangeté même donne crédit ; et puis, n'étant point sujettes à nos discours ordinaires, elles nous ôtent le moyen de les combattre ».
16. André Tournon, *La glose et l'essai*, Paris, éditions Champion, 2000, p. 40-42.
17. I, 23, p. 109.
18. Descartes, *Passions de l'âme*, partie II, article 70, Paris, Vrin, 1999 : « L'admiration est une subite surprise de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires. »
19. Article 71 : « Et cette passion a cela de particulier, qu'on ne remarque point qu'elle soit accompagnée d'aucun changement qui arrive dans le cœur et dans le sang, ainsi que les autres passions. Dont la raison est que, *n'ayant pas le bien ni le mal pour objet, mais seulement la connaissance de la chose qu'on admire*, elle n'a point de rapport avec le cœur et le sang, desquels dépend tout le bien du corps, mais seulement avec le cerveau, où sont les organes des sens qui servent à cette connaissance. » (C'est moi qui souligne.)
20. Montaigne, *Essais*, I, 23, p. 109.
21. Jean Yves Pouilloux, « Socrate », Bulletin de la Société des Amis de Montaigne (BSAM), n. 41-42, Paris, éditions Honoré Champion, Janv-Juin 2006, p.179.
22. Montaigne, *Essais*, I, 23, p. 117.
23. Voir « L'étrangement », p. 26.
24. I, 23, p. 116.
25. I, 27, p. 179.
26. *Ibid.*
27. « L'étrangement », p. 26.
28. I, 23, p. 116.
29. Voir Carlo Ginzburg, « Unus testis, l'extermination des juifs et le principe de réalité », *op.cit.*, p. 66 : « Mais la réalité ("la chose en soi") existe ».
30. Voir Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, Livre I, chap. 14, Paris, éditions du Seuil, traduction Pierre Pellegrin, 1997, p. 75-141.
31. « L'étrangement », p. 20.
32. *Essais*, III, 11, p. 1026.
33. Montaigne, *Essais*, III, 13, p. 1067 : « Jamais deux hommes ne jugèrent pareillement de même chose, et est impossible de voir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en même homme à diverses heures. »
34. *Essais*, I, 26, p. 158.
35. *Essais*, II, 12, p. 581.
36. *Ibid.*
37. Voir *Essais*, I, 23, p. 116 et II, 12, p. 581.
38. *Essais*, II, 12, p. 581.
39. Pascal, *Pensées*, frag. 479 de l'édition de Michel Le Guern (frag. 558 de l'édition Lafuma), Paris, éditions Gallimard, 1977.
40. Pascal, *Pensées*, frag. 19 (Le Guern), frag. 21 (Lafuma) : « Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu : si trop longtemps après, on n'y entre plus. Ainsi les tableaux vus de trop loin et de trop près. Et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu, les autres sont trop près, trop loin, trop haut, ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et la morale qui l'assignera ? »
41. Voir Carlo Ginzburg, « Distance et perspective », *op. cit.*, p. 158 : « Des points de vue différents, suggérait Machiavel, engendrent des représentations différentes de la réalité politique. Les représentations que le prince et le peuple se font de leurs positions respectives sont également

limitées. L'objectivité ne peut être atteinte que dans une vue extérieure et distante ; et depuis une position périphérique et marginale (...).

42. Montaigne, *Essais*, I, 38, p. 235.

43. *Ibid.*

44. Dans son article « Appelle, peintre abstrait, scepticisme et fiction », BSAM, Paris, éditions Honoré Champion 2007, 2d semestre, n. 46, Emmanuel Naya montre que le propre du scepticisme est « de libérer le point de vue, au lieu de le contraindre à une position déterminée à l'avance » (p. 27).

45. Montaigne, *Essais*, I, 26, p. 157 : « Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez ». Sur l'esprit de clocher, voir III, 9, p. 985 : « il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village ». Sur la vocation de l'esprit à l'élargissement, voir III, 13, p. 1068 : « C'est signe de raccourcissement d'esprit quand il se contente, ou de lasseté. Nul esprit généreux ne s'arrête en soi (...) ».

46. Carlo Ginzburg, « À distance », *op. cit.*, p. 164. Voir aussi le début du texte, p. 163, qui fait l'objet de la discussion : « Le modèle de la multiplicité est, au contraire, toujours plus en vogue, dans une variante sceptique selon laquelle tout groupe social, fondé sur le genre, sur la provenance éthique, sur la religion et j'en passe, adhère à un ensemble de valeurs dont il demeure au bout du compte captif. La perspective, telle qu'on la considère dans ce dernier contexte, est jugée bonne parce que porteuse de subjectivité ; mais également mauvaise parce qu'elle marque une distance intellectuelle, et non pas une proximité (ou identification) émotionnelle. »

47. Montaigne, *Essais*, I, 23, p. 112 ; « Les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasion ; comme chacun avouerait, si chacun savait, après s'être promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres [] les appliquer aux siens [], et les conférer [] comparer [] sainement ».

48. Voir à ce sujet l'article lumineux de Frédéric Brahami, « L'horreur barbaresque », BSAM, n. 41-42, Paris, éditions Honoré Champion, Janvier-Juin 2006, p. 145 : « Quant au fait qu'il situe le degré de cette horreur barbare relativement aux pratiques européennes, qu'il juge bien plus barbares, cela n'implique en rien que Montaigne ignore, ou même minore, la barbarie cannibale. Il est donc faux que Montaigne idéalise le sauvage, en passant sous silence ce qui pourrait horrifier l'européen. »

49. Montaigne, *Essais*, III, 11, p. 1027.

50. Montaigne, *Essais*, II, 20 (*Nous ne goûtons rien de pur*), p. 675. C'est moi qui souligne.

51. Voir Montaigne, *Essais*, III, 13, p. 1076-1077 et II, 1, p. 331 et suiv.

52. En II, 11, p. 336, Montaigne se réfère à « l'étrangeté de notre condition ».

53. Voir respectivement Montaigne, *Essais*, I, 23, p. 111, 112 et I, 27, p. 179.

54. Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, I, 12, (29), traduction Pierre Pellegrin, Paris, éditions du Seuil, 1997.

55. *Essais*, I, 26, p. 157.

56. *Essais*, II, 12, p. 573.

57. In BSAM, *Montaigne et le Nouveau Monde*, Paris, éditions Honoré Champion, n. 29-30, 31-32, Juillet-Décembre 1992, Janvier-Juin 1993, p. 252.

58. *Essais*, III, 13, p. 1065. Cf. II, 37, p. 786 : « Leur plus universelle qualité, c'est la diversité. »

59. Carlo Ginzburg, « De près de loin », *op. cit.*, p. 101 : « La surprise, on peut la susciter par la répétition ; la rime, qui se rattache à l'analogie, à la boiterie. Il y a une surprise liée à la répétition ; il y a une surprise liée au surgissement de l'inattendu. Il y a ainsi une musique du raisonnement. »

60. *Essais*, III, 2, p. 805 : « La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant ».

61. *Essais*, II, 12, p. 575 : « Si nature enserme dans les termes de son progrès [] marche [] ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les créances, les jugements et opinions des hommes ; si elles

ont leur révolution, leur saison, leur naissance, *comme les choux*, si le ciel les agite et les roule à sa poste [à sa guise] quelle magistrale autorité et permanente leur allons nous attribuant ? » (C'est moi qui souligne.)

62. *Essais*, II, 17, p. 763.

63. Montaigne, *Essais*, III, 2, p. 805. Pour contrer la lecture substantialiste de cette célèbre déclaration, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Un scepticisme sans tranquillité ? », BSAM, Paris, Classiques Garnier, 2012-1, n. 55, p. 78-84.

64. Montaigne, *Essais*, III, 11, p. 1029.

65. *Essais*, I, 8, p. 33.

66. Je paraphrase ici le célèbre texte du chapitre I, 28 des *Essais*, p. 183.

67. Dans de « De près de loin », *op. cit.*, p. 101, Carlo Ginzburg écrit : « Je tiens beaucoup à l'idée que les matériaux eux-mêmes suggèrent un certain mode d'écriture et de raisonnement ». On est très proche des réflexions de Montaigne en III, 5, p. 873.

68. Voir « L'étrangement », *op. cit.*, p. 30, au sujet de la technique de l'étrangement : « Il s'agissait pour lui [Tolstoï] d'une manière d'atteindre, comme l'avait écrit Marc Aurèle, "les choses mêmes et de les pénétrer jusqu'au fond et dévoiler leur vraie nature," jusqu'à "les mettre à nu, voir le peu qu'elles sont et les dépouiller de la fiction par laquelle elles se rendent si vénérable". » Voir aussi p. 20.

69. Voir à ce sujet l'article de François Roussel « Le commerce de soi », BSAM, Paris, éditions Honoré Champion, juillet-décembre 2002, n. 27-28, p. 37-40.

70. Voir l'article d'Olivier Guerrier, « Des "fictions légitimes" aux feintes des poètes », BSAM, Paris, éditions Honoré Champion, Janvier-Juin 2001, n. 21-22, p. 141-149.

71. Voir « L'étrangement », p. 26 : « "Naïf, *nativus* : l'amour de Montaigne pour ce mot *et son dégoût corollaire pour l'artifice* nous portent au cœur de la notion d'étrangement. Comprendre moins, être ingénu, rester stupéfait sont des réactions qui peuvent nous aider à voir davantage, à saisir une réalité plus profonde, plus naturelle. » C'est moi qui souligne.

72. Voir « L'étrangement », p. 20, le texte de Marc Aurèle.

73. « L'étrangement », p. 36 : « Mais en soulignant les enjeux cognitifs de l'étrangement, je voudrais aussi m'opposer avec la plus grande clarté aux théories en vogue, qui tendent à les brouiller, jusqu'à les rendre indistinctes, les frontières entre l'histoire et la fiction ».

74. Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, *op. cit.*, I, 1 (4) : « De rien de ce qui sera dit nous n'assurons qu'il est complètement comme nous le disons, mais pour chaque chose nous faisons en historien un rapport conformément à ce qui nous apparaît sur le moment ».

75. Carlo Ginzburg, « De près de loin », p. 104 : « Par définition, la traduction est imparfaite, mais elle existe ; cette imperfection n'est pas une impossibilité. La traduction, comme l'analogie, est boiteuse. On trébuche, on est en partie aveugle, mais on avance. ».

76. Montaigne, *Essais*, II, 12, p. 565 : « la raison va toujours, et torte, et boiteuse, et déhanchée, et avec le mensonge comme avec la vérité. Par ainsi il est malaisé de découvrir son méconte et dérèglement. J'appelle toujours raison cette apparence de discours que chacun forge en soi, cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un même sujet, c'est un instrument de plomb et de cire, allongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures ; il ne reste que la suffisance de le savoir contourner. »

77. « L'étrangement », p. 25.

78. Dans « L'étrange semblable », BSAM de Juillet-Décembre 1992 – Janv-Juin 1993, André Tournon parle de « pyrrhonisme de combat » (p. 258).

79. Gilles Deleuze, *Pourparlers* (Minuit, 1990, p. 7), cité par François Roussel, dans « Le commerce de soi », in BSAM, Juillet-Décembre 2002, p. 27 : « Comme les puissances ne se contentent pas d'être extérieures, mais aussi passent en chacun de nous, c'est chacun de nous qui se trouve sans cesse en pourparlers et en guérilla avec lui-même, grâce à la philosophie. »

80. Voir à ce sujet, de Jean-Yves Pouilloux, « La question de l'identité », BSAM, Paris, éditions Honoré Champion, Juillet-Décembre 1992, Janvier-Juin 1993, n. 29-30, 31-33, p. 153-160.

81. *Essais*, I, 8, p. 33.

82. « De près de loin », *op. cit.*, p. 93.

RÉSUMÉS

L'historien Carlo Ginzburg et le philosophe sceptique Michel de Montaigne conceptualisent tous deux le procédé d'« étrangement » comme une nouvelle manière de voir et de juger de la réalité humaine. L'article se propose de montrer en quoi l'un et l'autre, tout en voulant montrer les bienfaits d'une suspension d'une manière coutumière de voir, théorisent des mises en perspective différentes

The historian Carlo Ginzburg and the skeptical philosopher Michel de Montaigne both conceptualize the process of « distancing effect » as a new way of seeing and deeming human reality. This paper aims to demonstrate that, even if both want to exhibit the benefit of an unusual way of seeing, they don't theorize about perspectivism in the same way.

INDEX

Keywords : Ginzburg(Carlo), Montaigne, strangeness, wonder, perspectivism

Mots-clés : Ginzburg (Carlo), Montaigne, étrangeté, étonnement, perspectivisme

AUTEUR

SYLVIA GIOCANTI

UMR5037 – CERPHI – Université de Toulouse-II

sylvia.giocanti@univ-tlse2.fr